

NICOLAS CHAUDUN

L'Été en enfer

Napoléon III dans la débâcle

récit historique

ACTES SUD

Au professeur Dupin.

*Il n'y a pas de pays au monde où la
distance entre le sublime et le ridi-
cule soit aussi courte qu'en France.*

EUGÉNIE,
impératrice des Français.

INTRODUCTION

Débâcle, longtemps les Français se crurent dispensés de millésimer la métaphore de ces eaux grossies, qui emportent d'un même élan les glaces de l'hiver et l'arrogance des princes. De *Débâcle*, il n'y avait que celle de *Année terrible*. La France se paie de mots. Les romanciers y écrivent l'histoire. Mais l'histoire bégaie, et laisse ces bavards perplexes quand elle les oblige à se relire.

On n'a plus idée de la déflagration que produisit l'effondrement instantané du Second Empire. Il est vrai qu'au lendemain de la Grande Guerre on s'employa à supplanter dans les mémoires cette humiliation par la gloire vengeresse des poilus. Il est plus vrai encore que la débandade du printemps 1940 et l'avalissement qui s'ensuivit surclassèrent, et de loin, la gabegie de Sedan. La foudroyante rossée de l'été 1870 a pourtant suscité une foule d'analyses. Le pourrissement du régime, l'aveuglement de l'impératrice Eugénie, l'impréparation de l'armée, voire la crétinerie de ses chefs, ont été chaque fois passés au crible, consciencieusement opposés à l'avènement dramatique de la République et à l'acharnement superbe de celle-ci à poursuivre le combat. Les historiens auront longtemps ressassé les attendus du verdict. Le culte de la *revanche* en aura tout d'abord excité le décortilage compulsif. Puis, l'exacte reproduction du scénario soixante-dix

ans plus tard forcerait la comparaison. Enfin, la laborieuse réhabilitation du Second Empire en ravive inmanquablement le souvenir (François Roth, *La Guerre de 1870*, 1990 ; Pierre Milza, *“L’Année terrible”*, 2009...), mais sur le mode mineur, comme expurgé des anathèmes du lendemain : désormais endémique, cette propension bien française au désastre doit se trouver d’autres causes que la seule incurie du “bas empire”.

Parmi cette abondante littérature, rien sur l’Empereur. Rien sinon cette sempiternelle rengaine du souverain défait, errant parmi les soldats et les obus qui claquent, en quête d’une mort qui lui épargnerait le déshonneur d’une capitulation. Deux, trois phrases, on en dit rarement plus. Non par pudeur, mais peut-être parce que l’historiographie républicaine fait peu de cas de la tête des souverains dès lors que celle-ci a roulé. Sans doute aussi parce que, dépossédé du pouvoir, puis démis du commandement suprême des armées, Napoléon III ne pouvait infléchir le cours des événements. Instituée régente, l’impératrice parut concentrer entre ses mains ce qu’il restait de pouvoir personnel dans un empire parlementaire ; en réalité, elle concentra sur sa personne la critique du régime et le haro de ses propres contempteurs. En marge du tollé, la pâle figure de son époux ne compta que pour du beurre.

Il est une autre raison à ce silence : la réserve que s’imposent les témoins directs des conditions de marche de l’Empereur, tout au long de la campagne d’août. Ces hommes-là sont des proches, d’indéfectibles fidèles à la cause impériale, convaincus de la légitimité de leur maître, mais aussi de sa bonté. Des frères d’élection ; des fils, presque. Parmi

ces figures, des généraux d'état-major, des aides de camp, des officiers d'ordonnance, rien là que le personnel ordinairement attaché à la maison d'un souverain ; des médecins aussi, omniprésents ; quelques valets... Certains d'entre eux ont laissé la relation plus ou moins détaillée de cette odyssée de misère : l'imperturbable Castelnaud, le comte Reille qui porta au roi de Prusse l'épée du vaincu de Sedan, ou le colonel Verly, commandant les cent-gardes, cette étincelante garde prétorienne qui ne lâcha pas son homme d'un pouce... D'humbles figurants, domestiques ou sous-officiers, distillent encore des bribes de récit. Mais chaque fois il faut lire entre les lignes ! Ces témoignages nous donnent les dates, les heures, le temps qu'il fait ; ils nous disent bien le désarroi de Napoléon III, cette errance précipitée à laquelle le condamne chaque nouveau revers. Quant à dresser son état de santé, à rapporter ses crises de douleur, de désespoir, à colporter ses cris dans la nuit, ses gémissements de femme, autant faire chanter les carpes ! L'extrême déchéance physique de l'empereur n'était pourtant un secret pour personne. Las ! Sur la question sévit l'impeccable dignité des compagnons d'infortune.

En définitive, le plus loquace, ce sera Zola. Parue en 1892, sa *Débâcle* recycle certes quelques racontars. L'auteur ne ménage pas non plus son mépris pour le règne qui se convulse sous le soleil, ni sa haine de l'impératrice-régente. Cependant, il témoigne de quelque compassion pour le "bon homme hanté de songeries humanitaires". La trivialité de certains épisodes a dressé contre lui d'étiques vétérans, outrés qu'on puisse flétrir une personne sacrée, qui plus est réduite au silence – le souverain en exil s'est éteint depuis près de vingt ans lorsque paraît le roman. Cette arrière-garde ne s'est raidie que par réflexe ; l'instinct des réprouvés la

conditionne, car si l'on y prête attention, à dépeindre l'homme tel qu'en lui-même, seul, usé, et à rendre la mesure de son épreuve personnelle, Zola a exalté, comme en abyme, son courage et son abnégation. Et à un de ces détracteurs qui contestera la description qu'il a faite d'un empereur grimé, "fardé comme un acteur", l'auteur de *La Débâcle* pourra rétorquer sans mentir : "Moi, je le trouve superbe, ce fard digne des plus grands héros de Shakespeare, haussant la figure de Napoléon III à une mélancolie tragique d'une infinie grandeur..."

Tragique, oui. Tragique, assurément, la déroute d'un peuple ivre d'orgueil ; tragique tout autant, l'errance d'un moribond chevaleresque et désabusé. La balade funèbre ne fait l'économie d'aucun des ressorts du drame : prémonition de la fatalité, consentement au sacrifice, jusqu'aux traits de l'héroïne, épouse et souveraine, tyrannique et lointaine, tout empourprée de l'honneur dynastique... Son imprévisibilité et sa soudaineté insufflent encore à cette crise la fulgurance d'un orage. La bourrasque, en effet, pulvérise un règne apaisé, un régime littéralement refondé par le succès du plébiscite qui scelle son évolution libérale. Le 21 mai, au Louvre, dans la toute nouvelle salle des Etats, l'empereur proclame en grande pompe le résultat triomphal de cette consultation. Cent quatre jours plus tard, exactement, sa couronne roule dans la poussière de Sedan.

En cet été 1870, Napoléon III ne descend pas en enfer, il dévisse aux parois du précipice.